97-84214-10

Partiia sotsialistov-revoliutsionerov

Rapport du Parti socialiste révolutionnaire de...

[Paris]

1904

97-84214-10
MASTER NEGATIVE #

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DIVISION

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

ORIGINAL MATERIAL AS FILMED - EXISTING BIBLIOGRAPHIC RECORD

308
Z
Box 871

Partiia sotsialistov-revoliutsionerov.
Rapport du Parti socialiste révolutionnaire de Russie au Congrès socialiste international d'Amsterdam. ⌊Paris, Imp. Le Digot Fr.⌋ 1904.
cover-title, 47 p.

I. International Socialist Congress. 6th, Amsterdam. 1904.

RESTRICTIONS ON USE: *Reproductions may not be made without permission from Columbia University Libraries.*

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 9:1 IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

DATE FILMED: 10-7-97 INITIALS: PB

TRACKING # : 28583

FILMED BY PRESERVATION RESOURCES, BETHLEHEM, PA.

RAPPORT

DU

Parti Socialiste Révolutionnaire DE RUSSIE

Au Congrès Socialiste international d'Amsterdam.

308
Z
BOX 871

AOUT 1904

Ont paru les fascicules I et II de la
Bibliothèque de *La Tribune Russe*

I. — **Le Mouvement Révolutionnaire Russe**, Esquisse historique (1825-1904), par M. H.

II. — **Le Peuple et le Gouvernement russes**, par S. Ivanof.

Prix : 0,25 centimes

Demandez dans les Gares, Kiosques et Librairies

RAPPORT SOMMAIRE

SUR

l'Origine, le Programme et l'Action

DU

Parti Socialiste-Révolutionnaire de Russie

(présenté par la délégation du Parti au Congrès International d'Amsterdam)

A. — Précis historique.

Le mouvement socialiste en Russie se manifesta tout d'abord, comme dans tous les autres pays, non pas au sein de la masse des travailleurs, mais dans un petit groupe, qui, s'étant dégagé de la minorité instruite, se voua entièrement à la cause sociale. Nous en retrouvons déjà les premières traces pendant la période 1840-50, connue en Russie sous le nom de l'époque des « années quarante », mais ce n'est que vers les années 1860-70 du siècle comme que le mouvement reparaît sous une forme déjà plus nette sous l'influence directe des écrivains Tchernyschevsky et Dobrolioubov. Pendant une trentaine d'années à peu près le mouvement ne sort pas de la sphère étroite des cercles révolutionnaires « Kroujki », composés pour la plupart de la jeunesse universitaire et de quelques représentants, remarquables, mais peu nombreux, de la classe ouvrière. La même

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

Ont paru les fascicules I et II de la
Bibliothèque de *La Tribune Russe*

I. — **Le Mouvement Révolutionnaire Russe**, Esquisse historique (1825-1904), par M. H.

II. — **Le Peuple et le Gouvernement russes**, par S. Ivanof.

Prix : 0,25 centimes

Demandez dans les Gares, Kiosques et Librairies

HEC 2 1955

RAPPORT SOMMAIRE

SUR

l'Origine, le Programme et l'Action

DU

Parti Socialiste-Révolutionnaire de Russie

(présenté par la délégation du Parti au Congrès International d'Amsterdam).

A. — Précis historique.

Le mouvement socialiste en Russie se manifesta tout d'abord, comme dans tous les autres pays, non pas au sein de la masse des travailleurs, mais dans un petit groupe, qui, s'étant dégagé de la minorité instruite, se voua entièrement à la cause sociale. Nous en retrouvons déjà les premières traces pendant la période 1840-50, connue en Russie sous le nom de l'époque des « années quarante », mais ce n'est que vers les années 1860-70 du siècle écoulé que le mouvement reparaît sous une forme déjà plus nette sous l'influence directe des écrivains Tchernyschevsky et Dobrolioubof. Pendant une trentaine d'années à peu près le mouvement ne sort pas de la sphère étroite des cercles révolutionnaires « Kroujki », composés pour la plupart de la jeunesse universitaire et de quelques représentants, remarquables, mais peu nombreux, de la classe ouvrière. La tâche

du mouvement socialiste à cette première étape de son existence, était, en somme, d'augmenter le nombre de ces groupes révolutionnaires en tant que les conditions du régime social de l'époque le permettaient en Russie, et de faire pénétrer en même temps le plus possible d'idées socialistes dans les masses ouvrières.

Il faut savoir aussi qu'à cette époque-là, étant donné l'état très peu développé de l'industrie capitaliste, le prolétariat des villes était relativement très peu nombreux en Russie et ne formait pas encore, ni par son développement intellectuel, ni au point de vue psychologique, cette couche bien distincte et différenciée de la masse populaire, qu'est le prolétariat ouvrier de nos jours. Bien qu'arrachés déjà aux traditions de la vie rurale, les ouvriers des usines et des fabriques n'avaient pas encore pris racine dans le nouveau milieu. En ce qui concerne les paysans, ceux-là aussi étaient alors bien moins capables d'assimiler les conceptions socialistes qu'ils ne le sont maintenant. Les traditions du régime de servage les avaient habitués à voir presqu'un ennemi dans tout « monsieur » en habits de ville; le prestige du tsar était à ce moment très élevé à cause de l'affranchissement encore récent, qui les avait débarrassés de l'arbitraire des seigneurs; quant aux lacunes économiques de la réforme, elles ne s'étaient pas encore suffisamment manifestées. Certes, il y avait un fait incontestable : les terres dont on avait doté les paysans affranchis étaient inférieures en étendue à celles qu'ils avaient à leur disposition du temps du servage; cependant l'agitation et les délits agraires provoqués par ce fait commençaient à diminuer et, pour le moment au moins, la vie des campagnes reprenait son train paisible. Le véritable mouvement agraire, causé par les conditions nouvelles, ne commence que plus tard, et les essais de le provoquer artificiellement, de la part des socialistes de l'époque 1870-80, nous paraissent maintenant comme anticipés.

Au milieu de la période 1870-80 la jeunesse socialiste-révolutionnaire fit un premier essai de propagande dans

les masses populaires en agissant parmi les ouvriers des villes et au milieu des paysans, qui, grâce à ce qu'ils avaient conservé certaines traditions de « l'obstchina » (commune), étaient considérés comme l'élément le plus apte à assimiler la doctrine socialiste. Cette tentative fut bientôt écrasée par le Gouvernement. Les ouvriers et même les paysans se montraient en effet très souvent assez sensibles aux discours des jeunes propagandistes, mais les cadres de ces derniers n'étaient pas encore bien grands, la propagande était souvent mal organisée et se faisait à bâtons rompus, et de plus les poursuites du gouvernement affolé contre les premiers pionniers du socialisme se firent sentir trop vite et trop fortement pour que ce travail préparatoire dans les masses populaires pût donner des résultats plus ou moins solides.

La création d'un mouvement socialiste organisé en Russie, ayant lieu dans un état autocratique et policier, devait être forcément accompagné dès le début d'une lutte pour la liberté politique. Aussi la lutte avec l'absolutisme au moyen des organisations secrètes était-elle la seule forme possible que pouvait prendre alors le mouvement socialiste en Russie.

Ce fut justement cette lutte qui atteignit son point culminant à l'époque de la « Volonté du peuple » (Narodnaïa Volia), lorsque cette organisation révolutionnaire assez vaste, tout en portant coup sur coup au prestige traditionnel de l'absolutisme, faisait en même temps une propagande très large et très efficace des idées socialistes, principalement parmi les prolétaires des villes. (Quant aux propagandistes qui s'étaient installés dans les campagnes, ils en ont été alors positivement délogés).

« La volonté du peuple » fut vaincue comme organisation révolutionnaire, mais sous l'influence de son œuvre le mouvement socialiste avait beaucoup gagné en largeur et en extension. La société habituée à une obéissance au tsarisme, fut tirée de son apathie; le prestiqe du pouvoir du tsar fut fortement ébranlé par ce fait, que le combat, livré par un groupe relativement petit de quelques terro-

ristes prêts à sacrifier leur vie, put déranger le fonctionnement régulier de la machine administrative de l'Etat et amener à une série de mesures extraordinaires qui, pourtant, ne pouvaient pas pendant assez longtemps écraser le mouvement révolutionnaire; à un certain moment le tsar devint « le prisonnier de Gatschina » selon l'expression de Marx et Engels; l'agitation continuait dans le pays troublé sous le tonnerre des explosions de dynamite; les révolutionnaires s'efforçaient d'attirer tout ce qu'il y avait d'impressionnable dans le pays. Et, en effet, l'élite des ouvriers commença à s'agiter; les étudiants manifestèrent par des troubles académiques successifs et tumultueux; un pâle mouvement libéral et même constitutionnel apparut sur la surface agitée de la vie sociale généralement si calme et l'on arriva à créer dans l'armée même des groupes conspirateurs assez puissants. Mais, après tout, la « Volonté du peuple » ne put accomplir l'impossible : elle ne fit que préparer le terrain pour le mouvement socialiste-révolutionnaire actuel.

Le triomphe de la réaction qui se manifesta vers la fin de l'époque 1880-90, ne fut que provisoire; le mouvement révolutionnaire perdit alors son caractère militant et offensif et se transforma en un travail sourd préparatoire et moléculaire, pour ainsi dire; seulement ce travail destiné à préparer la révolution se produisait maintenant dans des proportions bien plus larges. L'attention des cadres révolutionnaires, qui apparaissaient un peut partout, était alors entièrement concentrée sur la propagande socialiste parmi les ouvriers des villes et particulièrement au milieu du prolétariat industriel, auquel on attribuait alors un rôle très important dans le mouvement révolutionnaire. C'est à cette époque justement que la théorie du matérialisme économique se propagea en Russie sous sa forme la plus accentuée. — D'après cette théorie tout le succès ultérieur du mouvement révolutionnaire en Russie ne pouvait dépendre exclusivement que du développement de la grande industrie capitaliste du pays et de l'accroissement continu du prolétariat des villes. Quant à l'action parmi les paysans

elle était considérée comme absolument inutile, au moins avant la suppression de l'absolutisme. La grande foi que l'on avait jadis dans la possession communale de la terre, comme dans le meilleur moyen de réaliser les théories socialistes, était maintenant disparue, bien que cette foi s'appuyât, entre autres choses, sur l'autorité de Marx et de Engels, qui en 1883 avaient déclaré qu'avec le concours de certaines conditions favorables (coïncidence de la révolution russe avec une révolution sociale en Europe Occidentale), la commune paysanne russe (« obstschina ») pourrait servir de point de départ au développement communiste. Toutes les espérances des socialistes russes se portèrent donc sur le rôle créateur que le capital devait jouer dans l'accroissement de la grande industrie capitaliste qui devait se produire en Russie. On attribuait à ce facteur économique spontané une force révolutionnaire indépendante; la victoire socialiste paraissait prévue d'avance avec une précision mathématique et elle devait s'accomplir par un simple jeu des forces économiques. Cet optimisme ultrafataliste des « néo-marxistes » russes dépassait de beaucoup les tendances, qui faisaient déjà le côté faible de la conception courante du marxisme en Europe occidentale. Mais il sera facile de comprendre ces exagérations si l'on prend en considération l'état psychologique de la jeunesse de ce temps-là. Elle avait besoin de secouer les impressions pénibles et les désillusions que lui avait laissées la victoire encore récente du gouvernement sur les héros de la « Volonté du peuple ».

Ces espérances exagérées en la force économique des choses étaient tout naturellement accompagnées d'une méfiance non moins exagérée par rapport à toute initiative révolutionnaire venant d'une minorité organisée. Tout cela inspira aux socialistes russes de ce temps-là l'idée qu'il fallait s'adapter au niveau psychologique de la masse populaire; ils en vinrent même à croire que le rôle du parti socialiste devait se réduire simplement à formuler les revendications déjà conçues par les ouvriers eux-mêmes.

Cependant cette conception étroite de la tâche du parti socialiste n'empêchait nullement la propagande socialiste de s'élargir de plus en plus, surtout au milieu du prolétariat industriel où elle se faisait sur le terrain des intérêts économiques les plus immédiats et les plus pressants de cette classe. Le résultat fut un commencement de lutte organisée qu'engagèrent les ouvriers des usines et des fabriques dans le but d'obtenir certaines améliorations partielles des conditions du travail. Partout éclatèrent des grèves plus ou moins bien organisées et favorisées en quelque sorte par cette animation particulière de l'industrie nationale, qu'avait provoquée à un certain moment la politique protectionniste de M. Witte. Ces grèves qui prenaient des proportions toujours plus grandes aboutirent enfin en 1896 à la fameuse grève générale de Pétersbourg, à laquelle prirent part plus de 30,000 tisserands.

Dès ce moment, l'ère des mouvements collectifs ouvriers commence en Russie. Les progrès continus du capitalisme et le développement de la grande industrie d'une part et l'extension de la propagande socialiste d'autre part, avaient fait leur œuvre, et la conscience de classe commença à pénétrer dans les couches de plus en plus larges de la masse ouvrière en Russie. Mais en même temps ce progrès, relativement rapide du mouvement ouvrier, eut pour conséquence d'introduire dans les cercles social-démocratiques qui prédominaient alors, une trop forte dose « d'économisme ». On trouvait qu'une lutte purement économique, conduite principalement au moyen des grèves, pouvait remplacer toute autre forme d'action révolutionnaire et devait par une évolution naturelle amener à l'abolition de l'absolutisme et à la formation d'un parti socialiste puissant englobant la classe ouvrière tout entière. En conséquence, toute lutte politique était par les partisans de cette méthode repoussée comme nuisible à la cause. Il va sans dire, que cette exagération de « l'économisme » ne correspondait pas du tout à l'état de choses réel, attendu que les conditions politiques en Russie étaient telles que toute organisation

solide de lutte systématique entre la classe ouvrière et ses exploiteurs était absolument impossible, même quand il s'agissait des revendications les plus modestes. Cette conception n'était pas favorisée non plus par l'état de l'industrie russe, qui étant moins garantie que celle de tout autre pays contre les crises fréquentes, avait de plus, continuellement à sa disposition, une réserve de main-d'œuvre à vil prix, que la campagne affamée versait sans cesse sur les marchés des villes. D'ailleurs cet « économisme » lui-même fut provoqué en grande partie par un épanouissement purement provisoire de l'industrie russe. A un moment donné les subsides, les garanties et les secours de toute espèce accordés par le gouvernement, ainsi que toute sorte de spéculations malsaines provoquèrent un accroissement des affaires commerciales et industrielles dans des proportions absolument colossales. Il en résulta une demande fortement augmentée de bons ouvriers professionnels, qui ne put être satisfaite, étant donné non seulement le niveau très-bas de l'instruction professionnelle en Russie, mais tout simplement le manque d'hommes sachant lire et écrire. Une telle augmentation de demande en présence d'une offre limitée eut pour résultat une certaine hausse des salaires, obtenue au moyen d'un mouvement gréviste. C'est de là que venait cette grande popularité des grèves parmi les ouvriers d'élite de Pétersbourg et de Moscou, qui s'habituèrent à envisager très étroitement ce mouvement, en ne lui demandant que des résultats immédiats, réalisables pratiquement, et qui se refusaient à le lier aux revendications politiques. Il exista même parmi les ouvriers de cette catégorie une certaine animosité contre les intellectuels révolutionnaires qui voudraient, disaient-ils, imposer au mouvement ouvrier des revendications qui n'avaient pas encore eu le temps de mûrir « naturellement », par la marche même des choses. Aussi la méthode social-démocratique très en vogue à cette époque s'efforçait-elle de rétréchir son action en l'adaptant à la psychologie de cette « crème » de la classe ouvrière. « L'économisme » devint

ainsi la tendance prédominante. Mais son règne ne fut que de courte durée. Les racines économiques de son existence furent bientôt rompues par les crises industrielles, le chômage et l'affluence dans les villes des nouvelles couches de l'armée de réserve du travail. Le mouvement gréviste s'arrêta et l'état d'esprit des masses ouvrières, de plus en plus excitées, devenait plus militant.

Il s'en suivit que le mouvement révolutionnaire russe non seulement fit sortir de son sein une nouvelle fraction; mais que parmi les adeptes de la théorie prédominante elle-même, parmi ceux qui portaient le nom de « social-démocrate » il se produisit bientôt une forte réaction contre « l'économisme » en faveur d'une lutte révolutionnaire politique reconnue indispensable.

***

En dehors des deux courants social-démocratiques dont celui qui préconisait l'importance de la lutte politique l'emporta bientôt sur l'autre — grâce aux événements d'ordre économique déja mentionnés, — il n'a jamais cessé d'exister en Russie encore cette autre fraction socialiste, qui s'efforçait toujours de faire ressortir l'erreur du point de départ de la plupart des social-démocrates russes. Ceux-ci, dans la construction de leur programme, admettaient la théorie d'après laquelle, d'abord, chaque pays doit fatalement subir un développement illimité de l'industrie des villes; notre capital n'a pas besoin des marchés extérieurs — disait cette théorie — il créera lui-même un marché intérieur suffisant) et ensuite, la concentration des terres dans les mains des gros propriétaires et en conséquence la « prolétarisation » plus ou moins complète des petits propriétaires ruraux était absolument inévitable. Appliquée à la Russie, cette théorie devait avoir pour conséquence de négliger complètement la masse énorme des travailleurs paysans, c'est-à-dire la plus grande partie de la population qui, devant subir une transformation économique plus ou moins rapide, n'appartenait même pas selon cette théorie à la classe

ouvrière et par conséquent n'était point apte à assimiler les idées socialistes.

Pendant les dix dernières années du siècle écoulé, lorsque la propagande socialiste se développait rapidement et que cette propagande, excessivement importante, captivait entièrement toute l'attention des socialistes russes, cette théorie des social-démocrates russes, toute unilatérale qu'elle fût, se suffisait pour sa tâche, et pouvait très bien accomplir la besogne révolutionnaire courante; aussi jouissait-elle d'un grand succès dans les milieux révolutionnaires, tandis que l'autre doctrine socialiste qui théoriquement la combattait comptait relativement peu d'adhérents. Mais à mesure que le mouvement ouvrier dans les villes se dessinait plus nettement et que l'on pouvait en apprécier les proportions ainsi que les dimensions et la rapidité du progrès de la grande industrie elle-même, l'insuffisance et les lacunes de la doctrine dominante social-démocratique devenaient de plus en plus évidentes. L'autre fraction socialiste, qui jugeait nécessaire de travailler d'après un programme plus large, devenait tout naturellement plus forte et acquérait de nombreux adeptes.

***

Cet autre courant socialiste n'a jamais cessé d'exister même au plus fort de « l'économisme ». Depuis la fin de « la Volonté du peuple », c'est-à-dire depuis la seconde moitié de la période 1880-90 et jusqu'à la fin du siècle, de nombreux cercles et groupes des « narodo voltsy » (adhérents de la *Narodnaïa Volia)* ou des « socialistes révolutionnaires » comme ils s'appelaient volontiers, se fondaient et se développaient un peu partout en Russie.

Parmi ces groupes, citons celui des « partisans de la Narodnaïa Volia » qui s'est formé au Nord de la Russie vers 1892, qui organisa plusieurs imprimeries clandestines en Russie et publia (de 1892 à 1894), 4 numéros des « Feuilles Volantes », une série des proclamations aux diffé-

rentes classes de la société russe, dont une aux paysans, et une série des brochures d'actualité. Un des membres les plus actifs de ce groupe fut l'homme de lettres, N.-M. Astyref, arrêté au mois de mars 1892 et mort en 1894, d'une maladie contractée à la suite de sa longue détention cellulaire.

Ce courant fut représenté à l'étranger par le « Groupe des anciens adhérents du Parti de la Volonté du Peuple », fondé à Paris par P. Lavroff, en collaboration avec Marina Polonsky, ancien membre du Comité Exécutif du Parti, Galina Bokhanovsky, Lasarévitch, Roubanovitch, Serebriakof, Tarassof, etc...

Ce groupe publia 7 volumes des « Matériaux concernant l'histoire du mouvement socialiste révolutionnaire en Russie »; c'est au nom de ces groupes que P. Lavroff salua, par une lettre, les socialistes du monde entier au Congrès International de Londres.

Citons encore : 1) le groupe « Union des socialistes révolutionnaires russes » qui fut représenté au Congrès International de Paris (1900), et qui publiait une petite revue populaire, *L'Ouvrier russe;* 2) le journal *Nakanounié*, publié de 1899 à 1901 à Londres, par Serebriakof, etc...

Des autres socialistes russes, qui avaient adopté le nom de « social-démocrates », tous ces groupes se distinguaient : 1° par la tendance de donner à la propagande socialiste un caractère plus actif, plus révolutionnaire; 2° parce qu'ils croyaient possible et nécessaire d'attirer à la révolution la campagne en entraînant les travailleurs agricoles dans le mouvement socialiste révolutionnaire général, en leur donnant comme devise, la conquête des terres au profit commun de toute la population ouvrière rurale. C'est surtout ce dernier point qui rendait absolument impossible pour les socialistes révolutionnaires leur entrée dans les rangs des social-démocrates, qui, sous l'influence des déceptions d'autrefois, avaient acquis une mentalité presque *paysanophobe*.

Les cercles secrets socialistes-révolutionnaires défen

daient leurs positions dans les villes, où ils cherchaient à faire des adeptes parmi les prolétaires et en même temps ils tâchaient de répandre leurs idées parmi les paysans, bien que tout cela dût se faire dans des conditions plutôt hostiles, vu que leur programme rencontrait au début une résistance directe de la part des organisations révolutionnaires les plus influentes. En 1896, au Congrès International de Londres, devant le prolétariat international, les représentants de la social-démocratie russe avaient déclaré que dans les conditions politiques actuelles les révolutionnaires russes ne pouvaient même pas songer à agir sur la population des campagnes; en 1898, parut le manifeste du parti social-démocrate russe, qui ne dit pas un seul mot quant à l'action au milieu des paysans; et même en 1902, à la veille des troubles paysans très graves au Sud de la Russie, la conférence des organisations social-démocratiques de la Russie méridionale n'a pas cru nécessaire de porter dans le programme de ses travaux la question de tactique envers les paysans.

Tandis que le mouvement révolutionnaire en Russie prenait pendant les dix dernières années du XIX' siècle un nouvel essor, les socialistes révolutionnaires occupaient des positions de plus en plus solides dans ce mouvement.

Vers 1896, outre le groupe des partisans de la *Volonté du Peuple du Nord*, d'autres groupes composés des socialistes révolutionnaires qui comptaient dans leurs rangs nombre d'ouvriers conscients, agissaient dans le midi de la Russie. Citons ceux de Kief et de Kharkof, ainsi que ceux qui avaient pour champ d'action le sud-est de la Russie et la région de la Volga. Le développement de ces groupes et les relations continuelles qui s'établissaient entre eux nécessitèrent bientôt une entente plus étroite et mieux organisée. Malgré les conditions pénibles de la vie russe, les membres de ces groupes réussirent à organiser au mois d'août 1898, dans une des villes du midi de la Russie, un Congrès où furent posées les bases de leur union en une organisation commune. Cette union n'avait au

début qu'un caractère purement pratique de collaboration mutuelle dans les différents domaines du travail révolutionnaire, tandis que l'élaboration d'un programme commun, théorique en pratique, devait être nécessairement renvoyée à une époque ultérieure plus favorable. Ce n'est qu'à la fin de 1900, à la 2ᵉ conférence, que ces groupes purent s'organiser en une seule fédération et à formuler une profession de foi qui fut publiée sous le titre de « Manifeste du Parti socialiste révolutionnaire ». L'imprimerie clandestine de ce nouveau parti imprima ce « manifeste » en Russie même. Ce qui caractérisait cette nouvelle branche du mouvement révolutionnaire en Russie, c'était la tendance à accentuer l'action socialiste dans les masses profondes du peuple travailleur. « Mettant dans notre programme l'action parmi le Prolétariat industriel au premier rang, — dit le manifeste », — nous reconnaissons aussi la nécessité et la possibilité *immédiate* de l'action révolutionnaire parmi les *paysans*. « Vu l'hétérogénéité de la masse rurale, le « manifeste » précisait que c'était parmi le prolétariat agricole et dans *la masse* des paysans possédant un lot de terre trop petit que la propagande révolutionnaire des idées de liberté politique et de socialisme pouvait et devait se faire énergiquement.

Il faut d'ailleurs noter que les groupes socialistes révolutionnaires existant à cette époque ne sont pas entrés tous dans ce nouveau parti. A St-Pétersbourg, dans la Russie centrale et dans la Russie de « la terre noire » des petits groupes qui par leurs idées s'approchaient beaucoup du « Parti socialiste révolutionnaire » travaillaient indépendamment vers 1895. Un de ces groupes de la Russie sud-est réussit à nouer des relations sérieuses avec les paysans et à fonder vers la fin de l'année 1898 la « Confrérie rurale pour la défense des droits du peuple ». Et le règlement de cette « confrérie » *(bratstvo)* fut répandu en Russie avant même qu'il fût imprimé à l'étranger (1899) par le groupe de « l'Union socialiste révolutionnaire ». Ce sont quelques membres de cette « confrérie » qui, —

après entente avec quelques socialistes révolutionnaires résidant à l'étranger — ainsi qu'avec des vétérans du mouvement socialiste révolutionnaire, parmi lesquels Pierre Lavrof tenait la première place, — fondèrent à l'étranger en 1900 la *Ligue agraire socialiste*. Cette « Ligue » s'est posé comme objectif essentiel d'attirer les travailleurs agricoles dans le mouvement des masses ouvrières des villes. La Ligue publia une série des brochures populaires exposant les idées de socialisme et de liberté politiques. Ces brochures répandues en grande quantité en Russie donnèrent une nouvelle impulsion à la propagande socialiste dans les campagnes.

Ceux des socialistes-révolutionnaires qui soulignaient d'une façon toute spéciale la nécessité d'une lutte directe avec l'absolutisme par les moyens les plus énergiques, formèrent *en Russie*, en 1898, une organisation nouvelle appelée « Union socialiste révolutionnaire ». Cette organisation s'étendait sur quelques villes de la Russie du centre et du midi. En automne de l'année 1898, ce groupe fit paraître une brochure « Notre tâche », où le programme du groupe fut amplement développé. En 1900 cette brochure fut rééditée à l'étranger. Ce groupe a envoyé deux délégués au Congrès socialiste international de Paris de 1900. Vers la fin de la même année « l'Union socialiste révolutionnaire fonda en Russie le journal « La Russie révolutionnaire ». L'imprimerie clandestine de « l'Union » a réussi à imprimer deux numéros du journal et deux suppléments de ses « feuilles volantes ». C'est ainsi qu'en 1901, il existait et en Russie et à l'étranger quelques organisations assez importantes qui étaient très rapprochées et par leurs idées et par leur action.

La nécessité d'une union plus étroite se fit sentir au sein de ces organisations, seule l'initiative énergique manquait. Cette initiative surgit. Ce fut un groupe, qui existait depuis 1890 dans l'est de la Russie, qui prit l'initiative d'unir toutes les forces socialistes révolutionnaires en un parti unique ayant une organisation commune.

Composé en grande partie de vétérans du mouvement socialiste de la période 1870-80-90, ce groupe se distingua bientôt parmi les autres et forma de fait d'abord et plus tard officiellement une espèce de centre. Par son intermédiaire, les groupes du Sud qui avaient rédigé le *Manifeste* et ceux du Nord qui avaient fondé le journal *la Russie Révolutionnaire*, purent trouver enfin un terrain d'entente générale et formèrent, vers la fin de 1901, un parti organisé qui prit le nom de « Parti Socialiste-Révolutionnaire ».

Bientôt après cette unification, le parti reconnut comme son organe théorique, la revue fondée à l'étranger par Tarassof, sous le titre : *Messager de la Révolution Russe*, revue qui, à partir de son numéro 2, paru en février 1902, devint un des organes du Parti tout en conservant son ancienne direction; mais qui, à partir de son numéro 3, paru en 1903, passa sous la direction immédiate du Parti socialiste révolutionnaire.

Plus tard, ce fut la « Ligue agraire socialiste » qui entra dans le parti sur des bases fédératives; en été 1902, le parti reçut l'adhésion d'une orgnisation purement ouvrière, connue sous le nom de « Parti ouvrier luttant pour la liberté politique » en Russie; et enfin au mois de décembre de la même année, au parti Socialiste-Révolutionnaire adhéra « le Comité du parti social-démocrate de Kief » (le groupe du « Drapeau ouvrier »).

Outre le groupe de l'Est à l'initiative duquel est due l'unification de tous les socialistes-révolutionnaires, et qui agissait principalement dans les rayons agricoles, par l'intermédiaire des instituteurs, des infirmiers, des vétérinaires et d'autres personnes habitant la campagne et jouissant de la confiance des paysans, il y eut encore le groupe de Kief qui se fit particulièrement distinguer. A Kief, les socialistes-révolutionnaires faisaient une propagande très énergique parmi les ouvriers des usines et aussi dans les grands villages de tout le gouvernement de Kief. Bientôt ce groupe de Kief se développa en une organisation assez puissante pour pouvoir prêter son concours à l'œuvre

commune du parti. Après ce fut le tour des villes : Odessa, Kharkof, Ekatérinoslav et Biélostok qui devenaient les centres de l'agitation parmi les ouvriers, Saratov, Samara, Voronèje, Penza, Tambov et quelques autres villes de la zone de terre noire qui formaient des centres pour la propagande parmi les paysans.

Par contre, à Moscou, les socialistes-révolutionnaires ont eu pendant longtemps beaucoup de peine à s'organiser en un groupe plus ou moins influent. Il faut dire en général que les gouvernements du centre de la Russie sont restés un peu en arrière au point de vue du mouvement révolutionnaire relativement aux extrémités de l'empire. Une des principales causes de ce phénomène consiste en ce que depuis longtemps on déportait et on continue jusqu'à présent encore à déporter systématiquement toutes les personnes suspectes dans les extrémités, qui sont considérées comme des trous en comparaison des grands centres industriels de la Russie. En outre, c'est justement Moscou qui a été l'arène principale de l'activité policière provocatrice du chef de la sûreté politique Zoubatoff, dont nous aurons encore l'occasion de parler plus bas. Enfin, dans la région de Moscou, la propagande se faisait pendant très longtemps exclusivement sur le terrain des intérêts professionnels des ouvriers des fabriques, et cependant c'est justement dans ces localités que les ouvriers ont gardé le plus de liens avec la campagne. Les gouvernements qui entourent celui de Moscou, notamment ceux de Jaroslav, de Vladimir, de Kostroma, de Toula et d'autres encore, envoient continuellement leur population rurale dans les usines et les fabriques de la région de Moscou, et ce courant ininterrompu d'éléments frais, que la propagande n'a pas encore eu le temps de toucher, fait que dans cette région le mouvement ouvrier ne pourra être bien organisé que si l'action socialiste pénétrera jusqu'aux paysans qui peuplent les villages situés tout autour.

Dans ce but le parti socialiste-révolutionnaire n'a épargné aucun effort pour former des groupes dans les gouver-

nements du centre dont nous venons de parler. Et il faut dire que dans cette voie plus d'un pas a déjà été fait surtout depuis 1903, où le parti reçut l'adhésion de « l'Union des instituteurs primaires » qui travaille justement dans les gouvernements du centre.

Par ce fait nous aurions pu finir le précis historique très bref sur l'origine et la constitution du parti socialiste-révolutionnaire, si nous n'avions pas à y ajouter un point important concernant la tactique.

Désespérant de venir à bout, par des moyens de répression ordinaires, de la Révolution que le réveil des masses ouvrières et paysannes rend imminente en Russie, le tsarisme a recours à de véritables crimes de lèse humanité. Les tueries de Zlatooust, Rostof, Poltava, Kharkof, Bakou, etc., les massacres antisémites de Kichinef et de Gomel, organisés par le gouvernement russe, ont arraché au monde civilisé un cri d'horreur et éclairé d'un jour sinistre la politique criminelle dans laquelle se sont engagés les Plehwe, les Pobiedonostsef et les autres représentants du régime autobureaucratique. Et c'est une véritable guerre civile, avec toutes ses conséquences funestes, qu'a déchaînée sur la Russie le tsarisme réactionnaire, semant la terreur et dans les écoles, et dans la classe ouvrières, et dans les masses paysannes des villages. C'est de ce terrorisme politique que provient la complexité de la tactique imposée fatalement au parti socialiste révolutionnaire russe, car à la propagande et à l'agitation socialistes, à l'organisation des masses, s'ajoute pour lui la nécessité de la lutte révolutionnaire directe contre le tsarisme. Cette action que le Parti tend à réaliser par l'organe de son « organisation de combat » (Boiévaïa organisatsia), ne peut être jugée et comprise qu'en étudiant la situation particulière et spéciale à la Russie, situation que la réaction tsariste a créée et dont elle est et restera responsable devant l'Histoire et l'Humanité.

B. — **Le Programme du Parti.**

Le Parti Socialiste Révolutionnaire, n'ayant pas pu encore jusqu'aujourd'hui organiser un congrès général du Parti, à cause des difficultés énormes dont en Russie est entourée une pareille entreprise, ne possède pas encore un programme officiel formellement adopté.

Son programme est encore à l'état de projet élaboré conformément à une série d'articles directeurs publiés dans l'organe officiel du Parti. Le premier projet de programme fut imprimé à un nombre restreint d'exemplaires et envoyé, il y a un an, à tous les comités. Il fut ensuite revu par la rédaction de la Russie Révolutionnaire qui prit en considération les nombreux avis, correction et suppléments. Il est publié, pour une nouvelle discussion, dans le Numéro 46 de l'organe officiel du Parti.

Projet de programme du Parti Socialiste Révolutionnaire, élaboré par la rédaction de « la Russie Révolutionnaire » (organe officiel du Parti).

La Russie contemporaine entre par la marche générale de son évolution sociale en relations de plus en plus étroites avec les pays avancés du monde civilisé, en conservant cependant une série de particularités qui dépendent de son histoire, des conditions locales et de sa position internationale.

Dans tous les pays avancés du monde civilisé, parallèlement à l'augmentation de la population et de ses besoins, s'observe la croissance de la puissance de l'homme sur la nature, le perfectionnement de ses méthodes de direction des forces naturelles et l'augmentation de la puissance créatrice du travail humain dans tous les domaines de son application. Cette croissance est la condition nécessaire du

progrès social et de la lutte pour le développement intégral et harmonique de l'individualité humaine.

Mais cette croissance de la puissance de l'homme sur les forces naturelles se produit, au milieu de la société contemporaine, dans des conditions spéciales qui sont les suivantes : concurrence acharnée des entreprises économiques isolées ; propriété privée des moyens de production ; transformation de ces derniers en capital ; expropriation préalable des producteurs immédiats ou leur assujettissement indirect au capital. A mesure que se développent ces bases de la société moderne, elle se divise de plus en plus en deux classes opposées : celle des travailleurs qui reçoivent une part de plus en plus faible des produits créés par leur travail, et celle des exploiteurs qui monopolisent entre leurs mains la possession des forces naturelles et des moyens collectifs de production.

En tant que, dans les limites étroites des rapports bourgeois et capitalistes, se développent, même incomplètement et unilatéralement, les formes de travail collectif et la production sur une grande échelle collective, l'évolution économique moderne présente son côté positif et créateur et élabore certains éléments matériels pour une organisation supérieure, collectiviste, de la vie sociale, en centralisant en une force collective les armées industrielles des ouvriers salariés.

Mais en tant que ces mêmes formes bourgeoises et capitalistes rétrécissent, limitent et dénaturent le développement du travail collectif et des forces productives sociales, l'évolution économique moderne développe ses côtés négatifs et destructeurs : l'anarchie de la production marchande et la concurrence : le gaspillage des forces économiques ; les crises qui bouleversent, jusqu'en ses fondements, l'édifice économique de la nation ; la croissance de l'exploitation, de la dépendance et de l'insécurité des masses ouvrières ; la puissance de l'argent qui décompose tous les fondements moraux de la société ; la lutte égoïste de tous contre tous pour l'existence et pour une situation privilégiée.

Le rapport entre les côtés positifs et les côtés négatifs de l'évolution capitaliste moderne varie selon les différents domaines de la production et selon les différents pays.

Relativement favorable dans les branches supérieures de l'industrie et dans les pays où dominent le capitalisme classique, ce rapport devient de moins en moins favorable dans les autres branches de l'industrie, surtout dans l'agriculture, et dans les pays ayant une situation moins avantageuse dans la lutte économique internationale.

La contradiction et la disproportion entre les côtés positifs et les côtés négatifs de l'évoluton économique moderne présentent un fait général de plus en plus important et gros de conséquences historiques considérables.

A mesure qu'augmentent la distance sociale entre les exploitateurs et les exploités et la disproportion entre la croissance de la force productive du travail et la part infime des produits qui revient aux travailleurs, à mesure en un mot qu'augmente le taux de l'exploitation, le mécontentement de leur situation dans la société moderne augmente au sein des masses ouvrières.

A l'intérieur de ce processus de la lutte des classes on voit se développer de plus en plus l'intervention consciente et méthodique, dans la marche déterminée des événements, des forces collectives organisées au nom de tel ou tel idéal commun, de tel ou tel but final, avec l'application d'une tactique systématiquement élaborée. Et la lutte dirigée conformément aux fins poursuivies embrasse aujourd'hui tous les côtés de la vie sociale, économique, politique, intellectuelle.

Les classes des exploiteurs tendent à rendre durable la base de leur existence — l'exploitation — par le moyen de la rente, de la plus-value sous toutes ses formes, et aussi par le joug des impôts toujours croissants qui pèsent sur la classe des travailleurs. Par l'intermédiaire des syndicats, des cartels et des trusts, ces classes tendent à s'emparer, pour leurs fins égoïstes, de tous les moyens de production et d'échange. Elles tendent à adapter à leurs intérêts de

classe toutes les institutions de l'Etat moderne et à les transformer ainsi entièrement en instruments de leur domination et de l'asservissement des classes exploitées. Enfin, ces classes tendent à assujettir la littérature, l'art, la science, la tribune, pour tenir les masses ouvrières en esclavage non seulement économique, mais aussi intellectuel. Ne disposant pas d'autres ressources ou les ayant toutes épuisées dans la lutte, les classes dominantes ont recours aux alliances avec les forces réactionnaires du passé, en ressuscitant la discorde religieuse, nationale, en empoisonnant de chauvinisme la conscience populaire, en se livrant à des compromissions avec les restes des organisations monarchiques, cléricales ou de la vieille noblesse.

Survivant à son passé progressif, le régime bourgeois conduit ainsi à la dégénérescence des classes dominantes; il repousse de plus en plus l'élite intellectuelle et morale de la nation et fait que celle-ci se rapproche de plus en plus du camp, hostile à la bourgeoisie, des exploités et des opprimés.

Les classes exploitées, à leur tour, tendent naturellement à se défendre contre le joug qui les opprime et, à mesure que croît leur conscience de classe, elles s'unissent de plus en plus pour la lutte, et la dirigent contre les bases mêmes de l'exploitation bourgeoise.

Ce mouvement, international par son essence même, se dessine de plus en plus, comme un mouvement de l'énorme majorité de chaque nation au nom des intérêts de cette majorité, et c'est là que gît le gage de sa victoire.

Le socialisme révolutionnaire international est l'expression consciente, l'explication scientifique et la généralisation de ce mouvement.

En posant comme but l'émancipation intellectuelle, politique et économique de la classe ouvrière, le socialisme révolutionnaire est représenté au début partout par une minorité d'initiative révolutionnaire, par l'avant-garde de la classe ouvrière, qui fait des efforts continus pour s'unir intimement avec la masse, et pour l'englober entièrement

dans ses rangs. Son but essentiel et pratique est de faire que toutes les couches de la population *travaillante* et *exploitée* aient la conscience qu'elles forment une classe ouvrière unique, qu'elles voient dans cette unité de classe le gage de leur émancipation. Son but est d'accomplir, par une lutte méthodique et organisée, la Révolution sociale, dont le programme est :

L'affranchissement de toutes les institutions sociales du pouvoir des classes dominantes et exploitantes; la suppression du droit de propriété privée sur les forces naturelles et sur tous les moyens collectifs de production et, comme conséquence, la suppression de la division de la société en classes ; la suppression du caractère coercitif moderne des institutions sociales, en ne conservant et en ne développant que leurs fonctions normales tendant à l'organisation méthodique du travail universel au profit de tout le monde.

Ce n'est que la réalisation de ce programme qui rendra possible le développement continu, libre et sans entraves de toutes les forces matérielles et intellectuelles de l'humanité ; elle seule pourra transformer la croissance des richesses sociales, — aujourd'hui source de dépendance et d'oppression de la classe ouvrière — en source de bien-être et de développement intégral et harmonique de la personnalité humaine; elle seule peut arrêter le commencement de dégénérescence des uns par suite de l'oisiveté et des excès, des autres par suite d'un travail excessif et d'une vie de misère.

Ce n'est que lorsque le règne collectiviste sera réalisé que l'humanité pourra se développer librement au point de vue physique, intellectuel et moral, en introduisant de plus en plus dans les formes de son existence sociale la vérité, la justice et la solidarité. Et dans ce sens la cause du socialisme révolutionnaire est celle de l'humanité entière. Le socialisme mène à la suppression de toutes les formes de guerre fratricide entre les hommes, de toutes les formes de violence et d'exploitation de l'homme par l'homme, à la

liberté, à l'égalité, à la fraternité de tous, sans distinction de sexe, de race, de religion et de nationalité.

Le Parti Socialiste Révolutionnaire de Russie considère son œuvre comme une partie organique de la lutte universelle du travail contre l'exploitation de la personnalité humaine, contre toutes les formes sociales qui en entravent le développement. Le Parti Socialiste Révolutionnaire poursuit son but en vue des intérêts généraux de cette lutte, en donnant toutefois à cette lutte en Russie les formes qui correspondent à l'état réel des choses dans ce pays. Ce qui rend plus aigu le problème social en Russie, c'est l'adaptation des formes du régime patriarcal bureaucratique et seigneurial à celles de l'exploitation capitaliste moderne.

L'évolution capitaliste en Russie manifeste plus qu'ailleurs ses côtés négatifs; elle y est équilibrée moins qu'ailleurs par l'influence organisatrice et créatrice de la croissance des forces productives. Le mécanisme bureaucratique monstrueusement développé, celui qui avait déterminé les conditions de l'affranchissement des paysans et engendré la croissance de l'exploitation économique au sein même des villages, paralyse de plus en plus les forces productives du pays agricole. Les paysans travailleurs sont forcés d'avoir recours aux occupations auxiliaires et au travail salarié, en réalisant avec tout cela un salaire à peine égal au salaire de famine du prolétaire russe. Mais cela rétrécit et ruine le marché intérieur de notre industrie qui souffre déjà de l'insuffisance du marché extérieur. L'excès de la population et avec lui l'armée de réserve du travail, dans un régime capitaliste, va en croissant progressivement, en abaissant par un surcroît de concurrence le niveau déjà si bas de la vie du prolétariat des villes. Le mouvement ouvrier est obligé d'évoluer dans les conditions du régime autocratique, qui a pour base une tutelle policière universelle et qui tend à étouffer toute initiative individuelle et collective. La classe des grands industriels et des gros marchands, plus réactionnaires que n'importe où, a de plus en plus besoin de la protection de l'absolutisme contre le

prolétariat. Les seigneurs, gros propriétaires fonciers, et les petits usuriers des villages ont de plus en plus besoin de la même protection contre les masses ouvrières villageoises. Les intérêts de sa propre conservation et de la lutte pour son existence obligent l'autocratie à opprimer de plus en plus fortement les nationalités conquises par la Russie tsariste, en paralysant leurs aspirations vers une vie nouvelle et vers le développement, en propageant l'antagonisme de races et de religions et en obscurcissant ainsi la conscience de leurs intérêts dans les masses ouvrières. — L'existence de l'autocratie se met en une contradiction de plus en plus aiguë et irréconciliable avec tout développement économique, politique et civil du pays. Allié et soutien sûr des classes exploitantes et parasites à l'intérieur de la Russie, l'autocratie russe devient aussi à l'extérieur un des remparts les plus solides de la réaction et reste une menace permanente pour la lutte émancipatrice des partis ouvriers des autres pays. Le renversement de l'autocratie russe est ainsi non seulement une nécessité inéluctable pour la solution du problème social en Russie, mais un facteur très important pour le progrès international.

Tout le poids de la lutte contre l'absolutisme, malgré l'existence d'une opposition démocratique libérale, faite des éléments de la soi-disant « société instruite », qui au point de vue des classes, occupe une position intermédiaire, retombe sur le prolétariat, sur la classe des paysans-travailleurs, et sur la minorité intellectuelle révolutionnaire et socialiste. C'est pourquoi le parti socialiste, auquel appartient le rôle directeur dans cette lutte, a pour devoir nécessaire de tâcher d'élargir et d'approfondir, au moment de la crise révolutionnaire, les transformations sociales, celles du domaine de la propriété, auxquelles devra être lié nécessairement le renversement de l'absolutisme.

La réalisation complète de son programme, c'est-à-dire l'expropriation de la propriété capitaliste et la réorganisation de la production et de tout le régime social sur de nouvelles bases socialistes, suppose la victoire complète de la classe

ouvrière organisée en parti socialiste-révolutionnaire et, en cas de nécessité, l'établissement provisoire de sa dictature révolutionnaire.

Mais tant que cette même classe ouvrière organisée, en sa qualité de minorité révolutionnaire, ne peut exercer qu'une influence partielle sur le changement du régime social et sur la marche de la législation, le Parti Socialiste Révolutionnaire tendra à ce que la politique des conquêtes partielles n'obscurcisse pas à la classe ouvrière le but fondamental et final; que dans sa lutte révolutionnaire il n'aspire à obtenir que des réformes qui développeront et fortifieront sa cohésion et sa capacité de mener la lutte pour son affranchissement, en élevant son niveau intellectuel, et celui de ses besoins, en consolidant ses positions de lutte et en écartant les obstacles à sa complète organisation.

Et tant que la transformation de la Russie immédiate s'effectuera sous la direction des forces non-socialistes, le Parti Socialiste Révolutionnaire, guidé par des considérations ci-dessus développées, défendra, soutiendra et tendra à arracher par sa lutte révolutionnaire les réformes suivantes :

A. — **Dans le domaine politique et de droit public**, il demandera :

l'établissement d'une république démocratique, avec une large autonomie des régions et des communes tant urbaines que rurales;

l'application la plus large possible du principe fédératif aux relations entre diverses nationalités;

la reconnaissance pour elles du droit le plus absolu de se gouverner suivant leur désir;

le suffrage universel, avec le vote direct, secret, égal pour tous les citoyens n'ayant pas moins de 20 ans, sans distinction de sexe, religion et nationalité;

la représentation proportionnelle;

la législation directe du peuple (referendum et droit d'initiative);

l'élection de tous les fonctionnaires, à chaque moment amovibles et justiciables;

la liberté pleine et entière de conscience, de parole, de presse, de réunion, de grève et de coalition;

l'égalité universelle et absolue des droits civils;

la séparation complète de l'Eglise et de l'Etat et la reconnaissance de la religion comme une affaire de conscience rigoureusement privée;

l'instruction obligatoire, universelle et laïque aux frais de l'Etat;

la parité légale de diverses langues nationales;

la justice gratuite;

l'abolissement de l'armée permanente, remplacé par les milices populaires.

B. — **Dans le domaine économique :**

1) *Dans les questions de la législation ouvrière* le parti socialiste révolutionnaire se propose comme but la sauvegarde des forces physiques et morales de l'ouvrier et l'accroissement de ses facultés dans la lutte émancipatrice d'aujourd'hui et de demain, à l'intérêt général de laquelle doivent être subordonnés tous les intérêts purement pratiques, immédiats, régionaux et professionnels de diverses catégories de la classe ouvrière. Le Parti soutiendra donc :

la réduction la plus considérable possible de la journée de travail;

l'établissement légal du maximum de la durée du travail conformément aux exigences de la science hygiénique (pour le moment — 8 heures dans la plupart des branches de l'industrie et proportionnellement moins dans celles qui sont plus dangereuses ou nuisibles à la santé);

l'établissement des salaires minima suivant l'entente entre les organes de l'administration autonome locale et les syndicats professionnels des ouvriers;

l'assurance gouvernementale des ouvriers sous toutes ses formes (contre les accidents, le chômage, les maladies, la vieillesse etc.), supportée par l'Etat et par les patrons et sur la base de la gestion par les assurés eux-mêmes;

la protection légale du travail dans toutes les branches de l'industrie et du commerce, conformément aux exigences de l'hygiène scientifique et sous le contrôle de l'inspection du travail, élue par les ouvriers (conditions normales du travail, bon état sanitaire des locaux, défense du travail des enfants au-dessous de 16 ans, réduction du travail des mineurs, défense du travail des femmes et des enfants dans certaines branches de l'industrie et à de certaines périodes, repos hebdomadaire ininterrompu et d'une durée suffisante);

l'organisasion professionnelle des ouvriers et leur participation de plus en plus active à l'élaboration du régime intérieur dans les établissements industriels.

2). *Dans les questions de la politique agraire et des conditions rurales*, le parti socialiste révolutionnaire se propose comme but de mettre à profit, dans l'intérêt du socialisme et de la lutte contre les principes de la propriété bourgeoise, les idées, les traditions et les formes de la vie paysanne russe, basées sur la possession communale du sol et sur le travail direct du cultivateur en général, cette conception qui considère la terre comme le patrimoine commun de tous ceux qui travaillent. Partant de là, le parti soutiendra la socialisation de toutes les terres appartenant aux propriétaires privés, c'est-à-dire leur sortie du domaine privé et leur retour à la communauté, de façon à ce qu'elles soient exploitées par les communes et les unions territoriales de communes organisées démocratiquement, en observant autant que possible la répartition égalitaire des terrains entre ces diverses unités.

Au cas où ce point principal et essentiel du programme agraire minimun ne pourrait être réalisée immédiatement et révolutionnairement, le parti sera guidé toujours dans sa politique agraire par des considérations ayant en vue la

réalisation la plus proche et la plus complète possible de cette revendication, en soutenant toutes les mesures transitionnelles, telles que l'extension des droits des communes et de leurs unions territoriales sur les terres à exproprier des propriétaires privés, la confiscation des biens des couvents, églises, apanage de la Famille impériale et le retour de ces biens, ainsi que des propriétés de l'Etat, à la communauté pour servir de fond à la distribution des terres en quantité suffisante entre les communes existantes ou à l'établissement des nouvelles, aux besoins de la migration et de la colonisation intérieure, etc.;

la réduction du prix du loyer des terres au revenu net de l'exploitation (défalcation faite, du revenu brut, des frais de production et de la rémunération normale du travail);

au cas de changement de possesseur, la restitution des dépenses faites pour l'amélioration de la terre par le possesseur précédent;

la transformation de la rente, sous forme d'un impôt spécial, en une source de revenu des communes et des organes de l'administration autonome locale.

3). *Dans les questions de la politique financière* le parti demandera: l'impôt progressif sur les revenus et les successions avec l'exonération complète des petits revenus au-dessous d'une certaine somme;

la suppression des impôts indirects (sauf ceux sur les objets de luxe), des tarifs de protection et d'une manière générale de tous les impôts qui frappent le travail.

4). *Dans les questions de la gestion municipale et régionale* (des Zemstvos) le parti préconisera le développement de tous les services publics (assistance médicale gratuite, organisation des services agronomiques locaux, communalisation des services des eaux, de l'éclairage, de la voirie, etc.);

la reconnaissance des droits les plus étendus des communes urbaines et rurales à l'imposition des propriétés immobilières et à leur expropriation obligatoire, surtout dans l'intérêt des populations ouvrières manquant de demeures salubres et commodes;

la politique communale, régionale et gouvernementale ayant en vue le développement des coopératives sur la base rigoureusement démocratique.

5). *Quant aux diverses mesures ayant pour but la nationalisation de telles ou telles autres branches de l'industrie du pays, pendant la période où l'Etat bourgeois existerait encore*, le Parti socialiste revolutionnaire ne les admet que pour l'époque où et en tant que la démocratisation du régime politique et les rapports des forces sociales entre elles, ainsi que le caractère lui-même des mesures en question, donneront une garantie suffisante contre l'accroissement dans cette voie de la dépendance de la classe ouvrière de la bureaucratie gouvernementale. D'une manière générale le Parti socialiste révolutionnaire invite la classe ouvrière à se méfier de ce « Socialisme d'Etat » qui représente en partie un système de demi-mesures propres à endormir les travailleurs, et en partie ce capitalisme d'État *sui generis* qui concentre les diverses branches de l'industrie et du commerce entre les mains de la bureaucratie gouvernementale, poursuivant ses buts fiscaux et politiques.

Le Parti, en commençant sa lutte directe et révolutionnaire contre l'autocratie, demande et choisit comme terrain d'agitation la convocation du *Zemsky Sobor* (Assemblée constituante), librement élu par tout le peuple sans distinction de sexe, classe, nationalité et religion, pour liquider le régime absolutiste et transformer l'ordre actuel de choses dans toutes ces manifestations. Le Parti défendra son programme de cette transformation dans l'Assemblée Constituante de même qu'il s'efforcera de la réaliser autant que possible immédiatement dans la période révolutionnaire.

C. — L'Action du Parti Socialiste-Révolutionnaire.

En procédant à la description de l'action du Parti et de

son travail de tous les jours, nous nous voyons forcés de n'en tracer qu'une esquisse à grands traits.

Ce travail se répartit tout naturellement en deux branches : l'action dans les villes et l'action au milieu des travailleurs des campagnes.

1° En Russie comme dans les autres pays contemporains, c'est incontestablement le prolétariat des villes qui forme l'avant-garde du mouvement libérateur de la classe ouvrière. Chez nous, comme partout, l'ébranlement des masses ouvrières se signala tout d'abord par une série de grèves qui furent justement le point de départ du mouvement politique ultérieur des ouvriers.

Le premier réveil des masses ouvrières à l'époque de 1890-1900 coïncida en Russie avec un épanouissement extraordinaire — d'ailleurs purement provisoire — de la grande industrie, provoqué artificiellement par une politique ultra-protectionniste. Cette fièvre de spéculations industrielles aboutit cependant assez vite à une crise qui dure encore et dont on ne prévoit guère la fin. Vers la même époque, les campagnes ruinées et exténuées par les famines systématiques jetèrent sur le marché une quantité énorme d'ouvriers prêts à accepter du travail à n'importe quel prix. Les conditions changèrent et devinrent peu favorables au mouvement gréviste. Ne trouvant pas d'issue dans les grèves, aiguillonné par le chômage et les troubles universitaires qui venaient d'éclater, poussé enfin d'un côté par les représailles sauvages du gouvernement et de l'autre côté par la propagande révolutionnaire de plus en plus vigoureuse, le mouvement ouvrier prit alors un caractère toujours plus révolutionnaire et se manifesta finalement par une série de démonstrations dans les rues, sous une forme franchement politique. On vit les ouvriers parcourir les villes avec un drapeau rouge portant cette inscription : « A bas l'absolutisme! Vive la Sociale ». La prison, la déportation, les « nagaïki » des cosaques, les exécutions tout à fait asiatiques que l'on fit subir aux manifestants, les vexations et les humiliations que l'on infligea à leur dignité

d'homme dans les postes de police transformés en véritables chambres de question, tout cela ne fut pas assez fort pour arrêter le torrent révolutionnaire. Alors le gouvernement, déconcerté, essaya d'appliquer, dans sa lutte avec les masses indiciplinées, une nouvelle tactique, portant en l'honneur de son initiateur et inspirateur le nom de « politique ouvrière de Zoubatoff ».

L'essentiel de cette politique était : d'inspirer à la classe ouvrière la confiance dans le tsarisme qui, « se trouvant hors des classes », serait le seul défenseur naturel des revendications « raisonnables » dans tout ce qui concerne les intérêts professionnels du prolétariat ; de détourner ce dernier du mouvement politique et de le tourner contre les révolutionnaires qui le poussaient justement vers ce mouvement. Zoubatoff cherchait à organiser dans les grands centres ouvriers des groupes « d'indépendants » qui devaient agir contre la fondation de nouvelles organisations révolutionnaires parmi les ouvriers. C'est en 1901 que la « Zoubatofstchina » atteignit son point culminant à Moscou, où souvent, à cette époque, les conférences des agents de Zoubatoff réunissaient plus de mille auditeurs-ouvriers à « l'Université Zoubatoff ». Notre parti, en même temps que les autres organisations socialistes, tâchait alors par une série d'articles, de feuilles et de proclamations, ainsi qu'aux réunions ouvrières, de dévoiler ce système devant les ouvriers et de les attirer sur le champ de bataille pour l'affranchissement économique et politique de la classe ouvrière. Des ouvriers appartenant aux organisations révolutionnaires venaient aux réunions des « indépendants », et là, en tranchant net, ils forçaient les orateurs de la « section de sûreté » à jeter bas les masques.

Sous l'action de cette propagande et de ces révélations, les ouvriers ouvraient les yeux et les meilleurs d'entre eux abandonnaient Zoubatoff.

En été 1903, nous fûmes témoins de l'échec définitif du système Zoubatof. Pour démontrer aux ouvriers que le gouvernement gardait bien la neutralité et était même prêt

à les protéger lorsque le mouvement ne sortait pas des limites de leur lutte paisible contre les capitalistes, les agents de Zoubatof organisaient de temps en temps des grèves avec la permission et sous la surveillance de la gendarmerie politique. L'été dernier (1903), les agents de Zoubatof, afin de reconstituer un peu leur influence à Odessa, où elle se trouvait déjà fortement ébranlée grâce à l'agitation très énergique de tous les groupes socialistes, s'avisèrent justement d'organiser une grève des ouvriers du port. Mais en préparant cette grève, nos social-mouchards ne se doutaient guère qu'elle se développerait en une véritable grève générale dont ils ne seraient pas en état d'avoir raison et qui mettrait fin à toute leur activité provocatrice. Effrayé par les proportions que la grève avait prises, le gouvernement l'écrasa par des représailles sanglantes et décida enfin d'en finir avec ce jeu dangereux; le chef Zoubatof lui-même fut tout simplement révoqué.

En même temps qu'à Odessa, une grève générale éclata au Caucase et bientôt toute la Russie méridionale fut entraînée dans le mouvement gréviste, auquel prirent part plusieurs centaines de milliers d'ouvriers. Pendant toute la durée de ces grèves, nos comités locaux s'efforçaient, tantôt au moyen des proclamations, tantôt par des discours, d'entraîner le mouvement dans la voie révolutionnaire. Dans les grandes réunions des grévistes (quelquefois il y en avait jusqu'à 10-15 mille), les orateurs délégués par nos comités soutenaient les ouvriers dans leur ardeur de lutte, en leur démontrant toute la nécessité qu'il y avait de se débarrasser de l'arbitraire policier de l'autocratie qui leur barrera continuellement le chemin de leur affranchissement social. C'est à Ekatérinoslav que notre comité a pu agir d'une façon plus efficace qu'ailleurs sur la marche du mouvement; il faut avouer cependant qu'en somme les organisations socialistes russes ne se sont pas encore trouvées en 1903 assez fortes pour pouvoir devenir maîtres de ce mouvement qui avait éclaté d'une manière inattendue dans les masses ouvrières.

Ces derniers temps nous avons souvent eu l'occasion d'attirer l'attention de la classe ouvrière sur les persécutions gouvernementales auxquelles se trouvent exposées les nationalités attachées à la Russie par les chaînes dont les avait chargées le bureaucratisme centralisateur et oppresseur. Le poids du gouvernement s'abattant sur la Pologne, les violences et l'arbitraire en Finlande dont on veut absolument faire une seconde Pologne, le pillage et les injustices exercés sur les Arméniens, etc., ont provoqué ou plutôt ranimé dans toutes ces nations les aspirations vers une autonomie ou même — comme nous le voyons chez les Polonais vers la reconstitution d'un Etat indépendant, Mais cette tendance vers l'indépendance étant étroitement attachée à l'action des partis socialistes et en général au mouvement des masses ouvrières comme par exemple dans cette même Pologne et au Caucase, il y a là un moyen de rapprochement entre nos comités et les organisations socialistes agissant parmi les prolétaires des autres nationalités.

La manière dont notre parti envisage la question des nationalités et que nous exposons soit dans la presse, soit dans notre propagande orale, est en somme la suivante :

Comme socialistes, nous sommes contre tout ce qui peut empêcher le rapprochement des nations entre elles, par conséquent nous sommes nettement contre le « nationalisme » et en général contre tous les mouvements tendant à conserver jalousement toutes les particularités nationales constituant un héritage historique. Cependant nous voyons dans la régénération d'une nationalité un phénomène très favorable que nous apprécions en tant qu'il peut contribuer à faire pénétrer dans le milieu national donné sous la forme correspondant le plus à son caractère les grandes idées humanitaires et internationales. La nationalité est pour nous une des formes indispensables pour l'assimilation et l'incarnation du progrès universel de l'humanité. Aussi sommes-nous des ennemis intransigeants de la politique assimilatrice exercée par l'Etat qui tend en somme à arrêter par toutes les mesures possibles et imaginables le développement individuel des nationalités assujetties, à leur imposer sa langue et sa culture. Nous inscrivons sur notre drapeau le droit illimité et absolument complet de toute nationalité à l'existence indépendante. Nous sommes pour la constitution fédérative, pour l'autonomie la plus large et le développement intellectuel indépendant de toutes les nationalités. Nous faisons appel à toutes les forces socialistes révolutionnaires de tous les peuples attachés l'un à l'autre par les mêmes chaînes de la centralisation bureaucratique et nous les invitons à former une union fédérative pour la lutte contre le pire ennemi commun de tous ces peuples, en commençant par le peuple russe, contre l'absolutisme rapace, bureaucratique, seigneurial, et ploutocratique. Cette union sera le meilleur précurseur de la future fédération libre des peuples, débarrassés du joug de l'absolutisme et du capitalisme.

Parmi les mesures répressives que le gouvernement prend contre les nationalités diverses, les plus barbares sont certainement les massacres des juifs qu'il organise lui-même. Le but de ces massacres est de châtier le prolétariat juif pour sa participation active au mouvement révolutionnaire. Mais en excitant les haines de race et de religion le gouvernement vise encore autre chose : c'est de canaliser le mécontentement des ouvriers dans une direction favorable au tsarisme. Malheureusement les premiers massacres ont pris toutes les fractions révolutionnaires à l'improviste et la boucherie sanglante de Kichineff a pu se déchaîner sans avoir rencontré la moindre résistance de la part des ouvriers conscients. Maintenant, nous en sommes convaincus, la première nouvelle tentative du gouvernement de répéter la tragédie de Kichineff se heurtera contre une résistance organisée et armée. Notre parti travaille de toutes ses forces dans cette direction.

Avant de finir ce compte-rendu sommaire de l'action de notre parti au milieu des ouvriers des villes, nous dirons encore que nous faisons tout notre possible pour utiliser les relations très nombreuses existant entre ces derniers et

leur village natal (1) avec l'agriculture, en les préparant pour leur rôle de propagandistes et d'agitateurs révolutionnaires parmi les paysans.

***

L'œuvre de propagande, d'agitation et d'organisation parmi les ouvriers des villes est dirigée par nos comités locaux. Actuellement des comités pareils existent dans les villes suivantes: St-Péterbourg, Moscou, Odessa, Kief, Saratof, Kharkov, Ekatérinoslav, Kherson, Voronèje, Jitomir (Comité de Volynie), Briansk, Smolensk, Pensa, Tambow, Poltawa, Nijni-Novgorod.

En général le centre de gravité de toute l'action du parti se trouve justement dans le travail de ces comités locaux, agissant en son nom et dans l'esprit de son programme. Là où il n'existe pas encore de comités, les personnes sympathisant à notre programme forment des groupes. A mesure que l'action de ces groupes s'élargit, ils entrent en relations avec le parti par l'intermédiaire de notre Comité Central et agissent déjà sous le nom de groupes d'organisations ou de Comités du Parti S. R. En ce moment, des groupes et des organisations faisant partie du P. S. R. existent dans les endroits suivants: Bélostok, Bakou, Nikolaïev, Kichinef, Eletz, Azov, Oriol, Vassilsoursk, Alexandrov, Sébastopol, Nijni-Novgorod, Toula, Tiflis, Vitebsk, Berditchev, Astrakan, Tchernigof, Vilna, Tomsk, Gomel, Kazan, Kursk, Twer, Samara, Minsk, Dwinsk.

(1) Combien ce lien avec la campagne est fort, on pourra juger d'après cet exemple représentant le contingent d'ouvriers, dans une des plus grandes manufactures de Moscou, la Société « Emile Tsindel ». En 1899 on comptait parmi ces ouvriers 92,2 % de paysans, dont 5,32 % avaient rompu complètement avec la campagne: 3,82 % n'ayant point de terre, mais possédant encore une maison; 90,86 % en possession d'un lot de terre. Dans cette dernière catégorie il y avait 77.9 % qui faisaient labourer leurs terres seulement par les membres de leurs familles; 7,5 % louaient un ouvrier pour les aider; 14,3 % affermaient leur terres et 0,5 % les avaient complètement abandonnées. Généralement le paysan ayant décidé d'entrer dans une usine, confie l'entretien de son ménage et de sa terre à son pere; lorsque le moment vient où le père ne peut plus travailler, l'ouvrier retourne à la campagne pour ne pas abandonner son bien. (Recherches statistiques de P. Chestakof: « Les ouvriers de la Manufacture de la Société E. Tsindel ». Moscou, 1900).

Les organisations locales du parti organisent de petits groupes où l'on travaille systématiquement avec les ouvriers et où on en fait de bons propagandistes agissant en connaissance de cause; en outre, elles organisent des réunions ouvrières, publient la littérature nécessaire à l'agitation (feuilles, proclamations, brochures), répandent la littérature publiée par le parti et dirigent la lutte de tous les jours (les grèves, les manifestations, etc.).

Autour d'elles se groupent les organisations ouvrières proprement dites, composées d'ouvriers propagandistes, agissant en parfaite entente d'union avec les comités du Parti.

2° En conséquence avec sa manière de considérer la population paysanne comme une partie intégrante de la classe ouvrière, notre Parti propage les idées du socialisme-révolutionnaire parmi ces travailleurs moitié propriétaires, moitié prolétaires. Cette propagande a pour but d'acquérir dans les campagnes des adeptes de l'idée socialiste choisis parmi les paysans les plus avancés, qui plus tard devront être les chefs des grands mouvements révolutionnaires paysans, de préparer la mentalité de la masse obscure des travailleurs des champs à la lutte pour la délivrance politique et pour la réalisation de notre programme-minimum agraire, c'est-à-dire l'expropriation de toutes les terres appartenant aux propriétaires particuliers au profit de tous les travailleurs qui en disposeraient et les exploiteraient eux-mêmes.

C'est que la masse grise des travailleurs paysans, formant la plus grande partie du peuple russe, possédant très peu de terre et ne possédant pas du tout de capitaux, est chez nous sous le triple poids du capital entrepreneur, commercial et financier. Le paysan ayant trop peu de terre est forcé de s'engager chez le gros propriétaire comme

ouvrier ou fermier, — chez l'accapareur, chez le patron, chez l'entrepreneur, comme artisan ou journalier; les membres les plus aptes au travail de la famille paysanne sont obligés de s'abandonner à l'industrie n'ayant rien de commun avec l'agriculture, et dans ce cas ils ne gémissent pas moins sous le joug capitaliste que les prolétaires des villes. Comme « propriétaire » mendiant et comme ouvrier asservi, le paysan se trouve toujours tout à fait en bas de la pyramyde sociale et représente par conséquent l'élément le plus opprimé. C'est justement à cause de cela que dans notre propagande orale et littéraire parmi les paysans nous soulignons toujours cette parenté existant entre leurs intérêts et ceux du prolétariat industriel et que nous ne cessons pas de leur inculquer qu'ils doivent considérer ce dernier comme un fidèle allié dans la lutte commune pour l'affranchissement social.

Les conditions spéciales du développement économique de la Russie sont telles que l'industrie capitaliste — et particulièrement dans le domaine agricole — trouve souvent plus avantageux d'exploiter le travail du petit paysan que celui du prolétaire; c'est pourquoi le travail que le paysan arrive à trouver en dehors de l'agriculture ne l'enlève que très rarement pour toujours à cette dernière; pour la plupart des cas, il se produit justement le phénomène contraire: grâce à la courte durée et à l'insuffisance du salaire, le paysan russe se trouve encore plus attaché à son bout de champ qu'auparavant. Il en est de même du paysan qui, en ayant assez de ne jamais manger à sa faim, devient presque pour rien l'ouvrier du gros propriétaire. Ici non plus l'état de petit fermier ou de garçon de ferme n'arrache pas le paysan à son propre terrain, mais plutôt l'y cloue davantage. Acculé ainsi de tous les côtés, où pourrait-il enfin entrevoir un sentier vers une vie meilleure si ce n'est dans l'extension de ses droits sur la terre? Aussi une très grande partie de la population rurale est-elle affolée du désir et de l'attente d'un changement radical qui selon elle doit se produire dans le régime foncier: toute la

terre appartenant aux gros propriétaires passerait un jour dans les mains des laboureurs et de propriété particulière deviendrait une propriété commune qui serait exploitée par ceux qui travaillent de leurs propres mains.

La tâche de notre travail de propagande et d'agitation consiste justement à utiliser cette mentalité des paysans, à lui en donner le vrai sens et la formuler en véritables revendications socialistes. Déjà de nos jours une partie considérable de terre en Russie (34 %) se trouve en possession de la communauté paysanne basée sur le principe de la distribution égalitaire, il faut que toute la terre appartienne au peuple travailleur *tout entier* et que le principe de l'exploitation collective triomphe définitivement.

La pénétration de l'instruction élémentaire dans les milieux paysans et aussi l'expérience de 40 ans (depuis l'affranchissement), ont beaucoup changé la campagne et l'ont rendue beaucoup plus susceptible d'assimiler les idées révolutionnaires. Il y a vingt ans, il était inutile de lancer dans la foule des brochures, puisqu'il n'y avait personne qui pût les lire; aujourd'hui, le livre trouve des lecteurs dans le village le plus écarté. Autrefois ce n'était pas chose rare que de voir un moujik qui n'eut jamais vu de sa vie la ville du district qu'il habitait; à présent, presque toute la Russie paysanne mène une vie nomade. Pas moins de 10 millions de paysans adultes parcourent chaque année le pays dans tous les sens, changeant continuellement de situation, rencontrant un tas de gens différents, s'arrêtant devant toutes sortes de phénomènes et se sentant frappés par le contraste entre le luxe des uns et la misère des autres, entre les miracles que commet tous les jours la science et leur propre obscurité; cette vague de misère humaine qui jette tous les ans sur la face de la terre russe des millions d'ouvriers paysans en les lançant d'un exploiteur à l'autre, leur ouvre les yeux et leur fait entrevoir cette pyramide dont ils forment la base et contre les angles pointus de laquelle ils se cognent continuellement. Et tout ce torrent d'impressions, de sentiments et de connaissances nouvelles font

sans cesse irruption dans les villages avec ceux qui retournent dans le foyer natal, et élargissent forcément peu à peu l'horizon du moujik qui n'a jamais bougé de son champ.

En même temps se développe chez les paysans la conscience de leurs droits. Le grand espoir que le moujik nourrissait en son petit-père le tzar, est déjà passablement évaporé grâce à cette attente si longue et si vaine et aussi beaucoup grâce à la politique d'Alexandre III, qui cherchait à protéger seulement les gentilshommes propriétaires. La propagande révolutionnaire y est aussi pour quelque chose, surtout pendant les dernières années.

En effet, dans notre propagande orale, comme dans nos brochures et proclamations, nous ne nous lassons pas de faire voir aux pays la nécessité de la suppression de l'absolutisme d'une part, et de toute une série de réformes économiques et politiques d'autre part. Nous indiquons au moujik le chemin vers la liberté par la terre, et nous le menons vers la possession de la terre par la liberté.

Ce fut un moment décisif dans l'histoire du mouvement paysan que ces troubles agraires de 1902, qui ont eu lieu principalement dans les gouvernements de Poltava et de Kharkov. Il est vrai que les balles des soldats, les exécutions brutales, la violation des femmes et des filles paysannes (que le président de la Cour de Kharkhov avait inscrites sons la rubrique des « punitions administratives »), et le logement militaire imposé aux paysans, ont fini par rétablir « l'ordre ». Mais les causes qui avaient provoqué le soulèvement des dizaines de millions d'hommes — la misère et le manque de terre d'un côté, et l'habitude que le paysan avait prise depuis longtemps de considérer la terre comme bien commun de tous les travailleurs, de l'autre côté — restent dans ces provinces, comme partout où il y a des paysans en Russie, et continuent toujours à produire des incidents agraires, ne fût-ce que dans des proportions moins graves. A Poltava et à Kharkov, les paysans révoltés enlevaient aux propriétaires gentilshommes et — ce qui est très caractéristique — aux paysans enrichis de leurs

propres villages, le blé, le foin, et, dans certains endroits, même le bétail; puis, après avoir partagé entre eux tous ces fruits de leur propre travail, ils se préparaient déjà à partager de la même manière la terre. Ils n'ont pas pu le faire, mais leur hostilité envers les voisins propriétaires et envers les autorités se manifeste toujours un peu partout par de petits soulèvements partiels. Les paysans démolissent les châteaux, assomment de coups les représentants de la police, boycotent certains propriétaires; mais plus souvent ont recours aux incendies. La terreur agraire se manifeste aussi de temps en temps par des assassinats des propriétaires ou des autorités.

La demande de la littérature révolutionnaire secrète parmi les paysans a considérablement augmenté depuis quelque temps. Les idées socialistes pénètrent dans la foule avec beaucoup plus de facilité. Les visites fréquentes de la police et des gendarmes politiques ont appris aux paysans tous les procédés conspirateurs. Ils savent déjà très bien cacher aux yeux des autorités les propagandistes amis se trouvant chez eux, et les brochures révolutionnaires auxquelles ils tiennent beaucoup, d'après ce qu'ils disent eux-mêmes à nos amis. Les paysans répandent déjà eux-mêmes très activement notre littérature, en faisant des lectures dans les assemblées communales, en l'expédiant dans d'autres villages, etc. On voit maintenant de plus en plus souvent figurer des paysans parmi les détenus politiques. Dans ces cas ils montrent beaucoup de dignité devant les gendarmes, et s'en vont tranquillement en prison ou en exil, sans perdre leur foi dans la justice de la cause qu'ils défendent.

L'œuvre de la propagande dans les campagnes étant très compliquée, on ressent depuis quelques temps déjà le besoin d'établir un lien plus étroit entre les propagandistes ruraux. C'est dans ce but que fut organisée « *L'Union paysanne du P. S. R.* » qui tout en centralisant l'action du Parti-même dans les campagnes, dirige en même temps les groupes et les confréries révolutionnaires organisés par les

paysans eux-mêmes sous l'influence de cette action. Afin d'entretenir des relations continues avec le Parti Central, les Comités de « l'Union paysanne » sont en communication directe et ininterrompue avec les comités locaux du P. S. R. dont ils font partie. Le Comité Central a désigné un groupe spécial dont la tâche particulière est de servir de centre pour les comités de « l'Union paysanne. »

En 1903 le Parti reçut, comme nous l'avons déjà dit plus haut, l'adhésion d'une nouvelle organisation portant le nom de « l'Union des Instituteurs » se trouvant toujours en relations directes avec la population villageoise, dont ils ont presque toujours toute la confiance, connaissant mieux que personne les besoins et les questions vitales agitant la campagne, les maîtres des écoles populaires sont pour nous des camarades inappréciables; nous espérons que cette « Union » leur permettra d'échanger entre eux les fruits de leurs expériences et d'enrôler avec plus de succès de nouveaux compagnons de lutte. Fondée seulement en 1903, l'Union des Instituteurs avait déjà au mois de novembre de la même année de nombreuses relations dans 10 gouvernements.

En passant aux faits, nous devons repasser sommairement l'action du Parti Socialiste Révolutionnaire depuis son origine ou plutôt depuis son recommencement après une interruption de 15 ans qui s'était produite dans la propagande socialiste-révolutionnaire dans les campagnes russes.

La question de la nécessité d'attirer les paysans dans le mouvement soc.-révolutionnaire a été décidée en pratique en 1900 par le même groupe qui s'était chargé de réunir et d'organiser toutes les forces soc. rév. en un seul parti, et juste un an plus tard parut le premier numéro de la revue intitulée « La cause paysanne » (1), publiée à Saratof. C'était

(1) Cette revue continue à paraître sous le titre de « La cause du peuple », Il en a déjà paru 5 cahiers, et s'il n'y en a pas davantage c'est uniquement parce que les conditions policières ne permettent absolument pas d'en publier plus

une grande brochure assez volumineuse dans laquelle étaient exposés d'une façon nette et très accessible les besoins économiques et politiques des paysans, et qui était entièrement pénétré de la doctrine socialiste-révolutionnaire; presque dans tous les articles, les lecteurs paysans y trouvaient des preuves convaincantes que seul le régime socialiste pouvait amener les classes asservies vers le bien-être général.

A la même époque, c'est-à-dire au printemps de 1901, parurent aussi (en quantité très limitée) les brochures socialistes publiées à l'étranger par la *Ligue agraire Socialiste* qui, comme nous l'avons déjà dit plus haut, se trouve aujourd'hui en union fédérative avec le P. S. R. La revue et les brochures produisirent, dès leur apparition, un effet si considérable, qu'on en recevait bientôt des demandes de tous les endroits, où pouvait seulement pénétrer la littérature socialiste-révolutionnaire. A ce moment, les imprimeries clandestines étaient bien moins répandues en Russie qu'elles ne le sont maintenant et le transport de la littérature publiée à l'étranger n'était pas non plus si bien organisé; le Parti se vit donc obligé à un certain moment de recourir aux moyens pour ainsi dire domestiques et d'occuper des centaines de mains « intellectuelles » à hectographier et à milligraphier des brochures et des feuilles populaires (1). Cette littérature imprimée d'une façon si primitive fut répandue en milliers d'exemplaires dans les gouvernements disposés sur les bords du Volga et pénétra même jusqu'à ceux de Perm, d'Oufa et de Viatka; la demande en était si grande partout que dans certaines villes (à Saratof, Perm, Samara, et ailleurs à Poltava et à

souvent et de transporter les brochures volumineuses, dans lesquelles les paysans trouvent non seulement des explications concernant leurs propres intérêts, mais encore les dernières nouvelles sur la marche du mouvement socialiste parmi les ouvriers russes et à l'étranger.

(1) Les jeunes gens finirent par manier si bien l'hectographe et par fabriquer de si jolies éditions, qu'on ne voulait souvent pas croire qu'elles étaient faites à la main.

Nijny), les paysans arrivaient de leurs villages et demandaient qu'on leur apprit à manier l'hectographe pour qu'ils pussent eux-mêmes recopier la littérature socialiste qui ne leur parvenait pas en quantité suffisante (1).

Ce bon accueil fait par les paysans à la propagande socialiste révolutionnaire ne fut pas sans provoquer une certaine réaction dans les esprits et dans les cœurs de la jeunesse russe, qui depuis des années déjà se tenait loin de l'action dans les campagnes, grâce aux fausses interprétations de la théorie de Marx qui étaient très répandues. Ce furent maintenant les jeunes agronomes, les aide-chirurgiens, hommes et femmes, les maîtres et les maîtresses des écoles populaires et les autres forces intellectuelles habitant la province, qui montrèrent le plus d'ardeur dans la nouvelle besogne. La brochure *Question à l'ordre du jour*, dont l'auteur démontrait la nécessité d'agir parmi les paysans, fut accueillie comme une parole longtemps attendue, comme une sanction définitive des vœux, des sentiments et des convictions, qui depuis longtemps déjà avaient mûri dans les milieux révolutionnaires, mais qui, hypnotisés par un tas de formules pseudo-scientifiques, n'osaient point se manifester sans un appel plus ou moins autorisé. L'action dans les campagnes se trouvait d'ailleurs considérablement facilitée dans les endroits où pendant les années précédentes (pendant l'accalmie révolutionnaire) avaient travaillé les forces intellectuelles locales, en propageant les lumières un peu partout. Dans les districts, dans les communes et dans les villages qui avaient eu la chance d'avoir pendant quelque temps de bons instituteurs, où il y avait de petites

(1) En effet, dans les villages des gouvernements de Saratof et de Samara on vit paraître, en plusieurs éditions, certains articles qui plaisaient beaucoup aux paysans : (*La Mécanique maligne, Comment le Ministre de l'Intérieur s'occupe des paysans, Causeries sur la Terre, La Hongrie et les Hongrois, La Justice et l'Injustice, Nicolas Palkine*, etc.), bientôt un tas de gens furent arrêtés dans les districts de Balaschov, de Patrovsk, des gouvernements de Samara, de Penza et de Tambov, à cause de l'abondance de la littérature défendue.

bibliothèques, où les paysans avaient déjà l'habitude de se réunir souvent le soir pour des lectures publiques pour arranger de petits spectacles ou d'autres distractions plus ou moins civilisées on pouvait être sûr de trouver parmi les moujiks des individus capables d'approuver et d'apprécier non seulement le but de la doctrine socialiste, mais aussi les moyens de lutte recommandés par la littérature socialiste-révolutionnaire.

La ville de Saratof forma une espèce de faîte pour la direction géographique de la propagande rurale. Déjà la première année cette propagande pénétra jusqu'aux pays en amont de la Kama et de la Viatka dans le nord de la Russie ; au sud, elle descendit par le gouvernement de Voroniéje jusqu'aux gouv. de Kharkof, de Ekaterinoslaf, de Kherson, en passant par celui de Poltava. Les fameux troubles dans les gouv. de Poltava et de Kharkov ont eu lieu, il est vrai, dans un moment de disette, mais il faut tout de même remarquer qu'ils ont commencé tout d'abord dans les endroits par lesquels avaient déjà passé les socialistes petits-russiens et où avaient déjà commencé à agir les socialistes révolutionnaires.

Les premiers incidents se produisirent justement dans le village Lissith, dont le jeune propriétaire (Aléxiéienko) se trouvait en relation avec la jeunesse paysanne de la localité à laquelle il procurait la littérature socialiste (1). Guidés par les principes de la doctrine socialistes, dont beaucoup se trouvent coïncider avec les opinions professées par les paysans eux-mêmes en ce qui concerne la possession et l'exploitation collectives de la terre, certains paysans fougueux parmi les habitants de la Petite Russie avaient décidé d'essayer la réalisation des vœux économiques justes dans les localités où la chose leur semblait à la portée de leurs forces. Ayant résolu de partager en parties égales

(1) Vers le 19 février 1902, dans cette même localité furent distribuées des proclamations très énergiques par le « Parti révolutionnaire de l'Ukraine ».

tous les biens qu'ils trouveraient dans les économies, ils parcouraient les propriétés en foules nombreuses (des miliers d'hommes) et partageaient entre eux non seulement les provisions de blé, le bétail, l'inventaire des fermes, etc., mais (dans le gouv. de Kharkof) souvent la terre même, en laissant au propriétaire lui-même une partie qui lui revenait d'après le calcul.

Les troubles ou plutôt le soulèvement des paysans des gouvernements de Kharkof et de Poltava eut une double importance : d'un côté ce soulèvement a inspiré aux petits et aux gros propriétaires fonciers une véritable panique devant le paysan-cultivateur, et non seulement à eux, mais à toutes les classes privilégiées qui ont une notion absolument fausse du caractère du paysan russe (ils lui attribuent des instincs de brute, et la passion de la destruction, tandis qu'en réalité, le paysan russe n'est nullement méchant ni vindicatif. et ce n'est qu'incité par les insinuations du gouvernement et les prédications des pôpes (prêtres) qu'il devient capable de se ruer sur les habitants appartenant aux autres religions et de les piller ; quant aux attrocités dans le genre de celles de Kichineff, ce ne sont point les paysans qui les avaient commises mais les véritables bas-fonds de toutes les couches sociales, achetées avec l'argent du trésor du tsar). Les terribles exécutions et le triple châtiment que le gouvernement avait infligé aux paysans révoltés, prouvent assez l'affolement du pouvoir absolu devant ces événements.

Mais, d'autre part, la révolte des paysans de Poltava et de Kharkov ont beaucoup contribué à l'animation du mouvement populaire en général ; nous en voyons la preuve dans les désordres qui ont lieu immédiatement après dans les gouvernements de Tchernigov, de Kherson, de Saratov, de Tambov, etc... qui avaient provoqué de la part du gouvernement un déplacement des troupes et la publication d'un tas de circulaires ministérielles et administratives, indiquant très sévèrement et en détail le danger imminent de la propagande révolutionnaire, ainsi que les moyens de

la prévenir. En 1903 le nombre des perquisitions, d'arrestations et de jugements pour troubles agraires a été quatre fois plus grand que les autres années, ce qui eut pour suite l'installation dans les villages des « gardes-champêtres » autrement dit des mouchards portant des capotes grises comme celles des soldats, et chargés de surveiller de près non seulement ce qui se passe dans le village, chez les paysans, mais aussi tout ce qui se passe dans les châteaux des propriétaires. Nicolas II a assigné 13 millions de roubles — de l'argent tiré de la poche du peuple — pour l'entretien de ces espions revêtus d'un pouvoir officiel. Cependant ni les exécutions cruelles appliquées par des soldats, des gendarmes et la police, ni les visites des gouverneurs accompagnés d'un cortège de fonctionnaires, ni les discours des hauts personnages ecclésiastiques, exhortant les paysans de rester fidèles aux autorités et à la misère, ni même le discours adressé par le tsar en personne aux doyens des communes à Koursk, n'ont pu replonger le cerveau une fois réveillé du paysan russe dans son ancienne apathie, et nous voyons qu'en 1903-1904, la doctrine socialiste révolutionnaire, loin de disparaître des villages, y remporte au contraire chaque jour, littéralement chaque jour — de nouvelles victoires. Pendant un laps de temps relativement court (un an et demi) la littérature du Parti et ses lutteurs ont pénétré dans le nord, le Sud, et même jusqu'au centre de la Russie, ce fameux rempart du trône des tsars.

Le gouvernement de Moscou avec les autres huit gouvernements formant ce qu'on appelle la grande Russie, ne sont plus la citadelle de l'absolutisme, et non seulement les paysans habitant ces endroits lisent bien la littérature socialiste, mais il y en a même pas mal qui prennent une part active dans la fondation des unions socialistes paysannes, qui maintenant s'étaient construit un nid solide et puissant dans les provinces situées au sud du gouvernement d'Oriel.

Nous sommes persuadés que seul le manque de forces effectives, dont une bonne partie succombe sous les persé-

cutions du gouvernement qui les jette dans les prisons et les envoie en exil avant qu'ils aient le temps de se développer en lutteurs expérimentés, seule l'impossibilité d'installer et de soutenir partout en même temps nos organisations nous empêche, nous autres socialistes-révolutionnaires, de grouper autour de nous les masses de paysans russes. La sympathie de ces derniers pour les idées socialistes-révolutionnaires est si grande, la confiance qu'ils témoignent aux propagateurs de ces idées est si manifeste, qu'ils invitent eux-mêmes ces derniers à venir et organisent, de leur propre initiative, des réunions afin de pouvoir causer et s'entendre avec eux. Dans le courant des quatre années de notre travail parmi les paysans, nous n'avons pas une seule fois eu l'occasion de constater une trahison à dessein d'un révolutionnaire, ni un refus d'accepter la littérature socialiste-révolutionnaire, pour la distribuer plus loin. Il va sans dire que nos propagandistes s'adressent toujours aux paysans qui leur inspirent de la confiance, mais déjà le fait même qu'on puisse en trouver dans n'importe quel village prouve assez à quel point le paysan russe est susceptible de comprendre nos idées (tout au moins cela prouve qu'ils n'en ont pas peur). Il est à remarquer en outre que sur chaque petit livre publié par le P. S. R., le gouvernement publie des millions de brochures et de feuilles « patriotiques » et « monarchistes » et autant de feuilles orthodoxes-antisémites, et cependant...

Deux fois, sur la demande des Unions paysannes, des journaux à l'usage des paysans ont été créés (Dans le gouv. de Poltava en 1903-4, parurent 3 numéros hectographiés ; le journal a été arrêté à Odessa, à l'imprimerie ; l'autre a été pris au moment de sa création à Ekatérinoslaf) ; c'est encore sur leur demande et avec leur concours pécuniaire qu'ont été expédiés plus d'un transport de littérature destinés spécialement aux unions paysannes et nous prévoyons très prochainement la participation dans les affaires conspiratives du Parti non seulement des personnes isolées, mais des groupes entiers faisant partie des organisations

paysannes, ce qui sera certainement d'une grande utilité pour la propagande rurale qui pourra être ainsi élargie et approfondie davantage.

La reconstitution de la propagande socialiste révolutionnaire au milieu des paysans russes est considérée par le Parti comme le plus grand mérite de sa part, car le Parti est absolument convaincu que ce n'est qu'avec l'appui de toute la classe ouvrière, y compris les travailleurs des campagnes, que le mouvement révolutionnaire arrivera à laver l'opprobre et à supprimer la détresse qui couvrent la Russie dans la personne de son gouvernement absolu auquel la conscience de son impunité fait perdre toute mesure humaine.

IMP. LE BIGOT FR.

END OF
TITLE